

Questions de sémiotique, de Saussure à Greimas

Entretien de Stéphanie Walsh Matthews (Ryerson University, Toronto)
avec François Rastier (CNRS, Paris)

Note liminaire. — D'abord publié en anglais, dans une traduction de Stéphanie Walsh Matthews, l'entretien qui suit constituait alors l'éditorial du numéro spécial de *Semiotica* en l'honneur du centenaire de la naissance de Greimas (n° 214, janvier 2017). Il a été conduit pour permettre au lectorat de cette revue de « mieux connaître le travail de François Rastier » et « mettre en lumière, de façon concise, le parcours de sa pensée sémiotique ». Comment comprendre la sémiotique greimassienne dans la continuité du saussurisme ? Les réponses précisent le rôle de la linguistique dans cette évolution. Une certaine continuité entre héritage philosophique et descriptions empiriques est désormais discernable. Rastier rappelle que l'objectivation de la sémiotique renforce l'unité des sciences de la culture, voire rend possible leur objectivation.

Stéphanie Walsh Matthews. — On suggère souvent que vos contributions théoriques se situent dans le cadre de l'héritage légué par Bréal et par Saussure. Vos publications récentes suggèrent que le travail de Saussure continue d'éclairer l'avenir de la recherche en sémiotique. Pensez-vous que la pensée saussurienne a parfois été mal comprise ? Vos travaux récents cherchent-ils à disséminer la pensée saussurienne et à évaluer les interprétations greimassiennes de Saussure ?

François Rastier. — La linguistique s'est constituée en science voici un peu plus de deux siècles en dépassant la grammaire, et d'autre part en rompant avec la philosophie du langage, dont les réflexions restaient spéculatives. Ni la grammaire ni la philosophie du langage ne prenaient la diversité des langues comme objet. Or voici que cet objet scientifique nouveau se voit traité par une méthode propre, comparative et historique, partagée par toutes les sciences de la culture qui se forment dans la même période (anthropologie, histoire des religions, littérature comparée).

Saussure n'entend rien fonder, mais approfondir une discipline qui existait depuis un siècle, pour la pourvoir d'un fondement méthodologique assuré.

(i) Il le trouve dans sa théorie de la sémosis qui refonde complètement la notion même de signe et dont le gentil petit signe du *CLG* ne donne qu'une image tout à la fois fautive et sommaire, d'ailleurs sans source manuscrite.

(ii) Il le trouve dans sa théorie des dualités exposée décisivement dans *De l'essence double du langage* : elle dépasse ce qu'on appelait (à tort) les dichotomies saussuriennes.

(iii) Cela ne devint possible que parce qu'il a rompu décisivement avec l'essentialisme traditionnel (qui informait les théories de la référence et de la signification), pour permettre une conception purement différentielle des « entités » linguistiques.

La portée de ce dispositif lui permet en outre de concevoir une sémiologie générale et comparée (il ne s'agit pas de « la vie sociale » comme l'écrit le *CLG*, mais « des sociétés » selon les manuscrits). Par exemple, la plupart des dualités sont valides pour d'autres sémiotiques que les langues.

En 1956, dans un article majeur, *L'actualité du saussurisme*, Greimas souligne la nécessité d'un véritable projet scientifique d'envergure pour la linguistique. De formation historique et comparatiste, il se situe clairement dans le courant saussurien illustré par Hjelmslev mais aussi bien d'autres auteurs majeurs, comme Jakobson, Benveniste, Coseriu ou Martinet.

Cependant, quand il élabore au cours de la décennie suivante sa propre théorie sémiotique et formule son projet ambitieux, il le fonde d'abord sur une sémantique autonomisée par rapport à l'expression. En outre, *Sémantique structurale*, présenté jadis comme le livre fondateur de la sémiotique, ne traite aucunement de cette discipline.

Par la suite, dans *Du Sens*, le projet d'une sémiotique universelle et générative conduit Greimas à considérer l'expression comme une variable de surface, ce qui assure le caractère transsémiotique de ses modèles, jugés valides pour tous les systèmes de signes : le carré sémiotique et la structure narrative qui en

dérive à un niveau inférieur sont ainsi doués d'ubiquité. Or, pour Saussure, le contenu et l'expression forment une dualité et restent évidemment inséparables : il s'agit d'une seule et même « chose », décrite par deux points de vue différents et complémentaires. C'est pourquoi il n'est nullement enthousiasmé par la sémantique de Bréal qui néglige à ses yeux le problème fondamental de la sémiotique.

Paradoxalement, en fondant une sémiotique sur une théorie du sens et non de la sémiotique, Greimas s'écarte du saussurisme dont il se revendiquait en 1957 dans *L'actualité du saussurisme*. C'est tout à fait son droit, mais il se prive alors de pouvoir caractériser les spécificités de chaque système sémiotique, qui tiennent précisément à ses modes d'appariement entre expression et contenu, où pour le dire plus simplement, à ses capacités expressives.

Depuis leur publication en 2002, les *Écrits de linguistique générale* de Saussure, parmi lesquels notamment *De l'essence double du langage*, ont permis de grandes clarifications, notamment sur la question de la sémiotique, et l'on peut à présent s'appuyer sur les principes saussuriens pour une « reconquête » de l'expression.

Plus précisément, la perspective générative, qui pose toujours le sens *in nuce*, représenté par diverses structures profondes, comme un terme *a quo*, conduit inévitablement à négliger l'expression. En outre, la posture générative reste une constante de la philosophie du langage, des grammaires générales de l'âge classique, jusqu'à Chomsky pour la philosophie « formelle », ou à Guillaume et Culioli pour la spéculation énonciative (qui doit beaucoup à la phénoménologie, de Bergson à Husserl). Dans tous ses courants, elle persiste à commander l'empirique par le transcendantal.

Rien de tel pour Saussure, pour qui aucune « profondeur » n'est donnée : l'investigation détermine des unités, sans pouvoir compter sur des primitives ou autres catégories *a priori*. Sa conception herméneutique des langues et de la méthode scientifique elle-même le conduit à privilégier les points de vue, articulés en dualités.

Rien d'étonnant alors que la sémantique différentielle soit d'emblée une sémiotique (puisque le sens s'articule avec l'expression dont il reste indissoluble) – ni que l'interprétation permette d'actualiser, plus précisément de *constituer* les traits sémantiques, qui ne préexistent pas au parcours interprétatif dont ils résultent.

SWM. — Pensez-vous que la sémiotique cognitive gagne à utiliser les graphes sémantiques ? Souhaitez-vous ainsi construire des passerelles entre la sémiotique greimassienne et les approches cognitives plus récentes ?

FR. — John Sowa a élaboré les graphes conceptuels (*Conceptual Graphs*, 1984) à partir des graphes existentiels de Peirce, recherche majeure du grand philosophe présentée dans « On Junctures and Fractures in Logic » (1882). Je me suis explicitement inspiré de Sowa pour proposer des graphes sémantiques et les mettre en œuvre dans *Sens et textualité* (1989). Ces représentations n'ont qu'une fonction limitée, car elles ne dépassent pas la capacité expressive de la logique des prédicats du premier ordre, dopée à l'occasion avec des opérateurs modaux. Elles sont utilisables pour comparer des formes sémantiques – j'avais d'ailleurs jadis (dans *Semiotica*, en 1971) dans une analyse du *Dom Juan* de Molière utilisé un petit langage propositionnel pour les mêmes raisons méthodologiques.

Tout comme le carré sémiotique d'ailleurs, ces formalisations élémentaires restent à mes yeux sans ambition théorique : ce sont des commodités heuristiques – et à l'occasion didactiques. C'est pourquoi l'on peut en changer selon les corpus et les applications.

SWM. — La sémiotique des cultures peut être considérée comme le produit de la tradition linguistique et praxéologique, ainsi que de la tradition herméneutique. Cela dit, pensez-vous que la sémiotique des cultures peut éclairer la question des universaux, comme l'ont fait avec Greimas les structures profondes ?

FR. — Comme les autres sciences de la culture, la linguistique et à sa suite la sémiotique (pour autant qu'elle soit une discipline légitimement instituée et constituée) se singularisent par leur méthodologie historique et comparative. Son objet peut paraître analogue voire identique à celui de la philosophie du langage, mais son objectif est radicalement différent. La philosophie du langage, de tradition scolastique (Peirce prolonge par exemple Duns Scot, Eco doit beaucoup à Thomas d'Aquin, auquel il a consacré sa

thèse, etc.) a toujours recherché des universaux de la pensée, au-delà de la différence des langues. La linguistique cognitive a poursuivi ce programme, et par exemple la *Lingua Mentalis* de Wierzbicka ou le *Language of Thought* de Fodor reprennent la *Lingua Mentalis* d'Occam.

Au contraire, la linguistique – et la sémiotique du courant saussurien – prennent pour objet la diversité des langues et des autres systèmes de signes : par là même, elles adoptent une perspective différentielle, et leur méthode comparative peut déterminer des régularités générales – sans aucunement poser des règles universelles. La seule universalité reste alors celle des universaux “de méthode” : la linguistique naissante a ainsi défini à la fin du XVIII^e ces concepts radicalement nouveaux de phonème et de morphème pour pouvoir comparer les langues, avec le succès que l'on sait.

Tant que la sémiotique n'aura pas clarifié ce point, elle restera une philosophie des signes, certes stimulante, mais non une science susceptible de produire de nouveaux observables et d'infirmer des hypothèses, si séduisantes soient-elles.

La question éclaire à mes yeux les difficultés passées, voire présentes : depuis la formation de l'Association Internationale de Sémiotique, en 1969, deux courants ont cohabité tant bien que mal : le courant d'inspiration logique et philosophique (qui se recommande notamment de Peirce) et le courant d'inspiration linguistique (qui se recommande de Saussure, mais aussi de Hjelmslev voire de Benveniste). Il ne s'agit pas de retracer l'histoire des guerres picrocholines qui ont entravé de fait l'essor de la discipline et son implantation académique, mais on doit s'interroger sur ses raisons profondes : aucun des deux courants n'a véritablement pris au sérieux les ambitions scientifiques de ses initiateurs, que ce soit dans le domaine des sciences logico-formelles (à la suite de Peirce) ou des sciences de la culture (à la suite de Saussure). Malgré des initiatives méritoires mais restées isolées, aucun des deux courants n'a encore élaboré de projet cohérent, de méthodologies éprouvées, ni de critères de validation reconnus.

On en est trop souvent resté au stade du commentaire des auteurs, quand ce n'est pas au discours d'accompagnement des médias et des produits divers des industries de l'*entertainment*. Cela n'est pas trop difficile, cela répond à une demande sociale, mais cela ne participe qu'à la reconnaissance du déjà connu. La sémiotique est restée ainsi en marge, une marge douillette et quelque peu confinée, sans que ses travaux puissent être repris voire réélaborés dans des disciplines voisines.

La puissance même des théories, leur ubiquité, leur *a priori* universaliste les place dans le domaine de la philosophie (fût-ce dans la philosophie formelle de Peirce, ou la philosophie du langage de Eco – dont le livre *Semiotica e filosofia del linguaggio* est parfaitement clair sur ce point, comme ultérieurement *Kant e l'ornitorinco*). Les théories scientifiques n'ont de cesse, au contraire, de relativiser leur puissance et de chercher ce qui pourra les infirmer, de préciser leur méthodologie et de découvrir de nouveaux observables.

Pour cela, elles conviennent de critères qui ne sont pas seulement académiques : sauf erreur toujours possible, aucun congrès de l'Association Internationale de Sémiotique n'a jamais refusé une communication, faute de critères sans doute.

Bien entendu la philosophie reste une source d'inspiration, mais laquelle ? Les sciences ont pour fonction de déposséder la philosophie de ses objets, bref de sortir du monde spéculatif pour aller dans le monde empirique. Comme les philosophies de la nature ont été dépossédées par la physique et les autres sciences naturelles, la philosophie du langage a été récusée par la linguistique, dont elle ne partage ni les objets ni les objectifs.

L'histoire intellectuelle du courant greimassien marque une hésitation irrésolue entre linguistique et philosophie. Le programme scientifique formulé dans *L'actualité du saussurisme* (1956) semble se préciser, en 1966, dans *Sémantique structurale* – mais le rapport avec la philosophie reste implicite : Merleau-Ponty est évoqué, ou du moins nommé une fois, mais non Husserl (pourtant présent).

À partir du milieu des années 1970, le filon passionnel l'emporte, avec ce qui me paraît une régression spéculative. Je n'ai certes rien contre la philosophie, pour autant que l'on respecte ses propres modes de régulation. Comme il me semble que le « sujet sémiotique » et le sujet transcendantal ne font qu'un, j'ai cherché à légitimer auprès de Greimas un dialogue avec les philosophes. Il n'a pas eu lieu alors, et dans les années 1980, les entretiens publics de Greimas avec Ricœur n'ont pas donné lieu à un véritable échange.

Toutefois, la pratique descriptive de Greimas, que ce soit sur Maupassant ou sur les contes lituaniens, dépasse largement ses attendus théoriques. Le *Maupassant*, qui visiblement voulait l'emporter sur le *S/Z* de Barthes, y réussit haut la main. *Des dieux et des hommes* prolonge les meilleurs moments de Bédier, Vesselovsky, Saussure (sur les *Légendes germaniques*), Propp. Le retard inévitable de la théorie sur la pratique est presque rassurant, comme l'ont reconnu aussi bien Marx que Freud. Il nous reste cependant à lire les lectures que pratiquait Greimas et à en tirer les leçons théoriques restées implicites.

À mes yeux, le statut de la linguistique est resté le point aveugle de la sémiotique. Pour certains leaders du courant peircien, comme Sebeok, membre fondateur et naguère président de l'AISS, les linguistes sont des “dung beetles” : en qualifiant ainsi des collègues, dont je suis, il n'évoquait pas les hiératiques scarabées royaux, mais de louches insectes coprophages. Pour sa part, dans le courant saussurien dont il se réclame, Greimas a rompu de fait avec la linguistique : non dans sa pratique, car il a continué une œuvre lexicographique, que ce soit sur le vocabulaire de sa sémiotique ou sur le lexique du Moyen Français ; mais dans sa théorie pour laquelle la diversité des langues n'est qu'un épiphénomène. De fait encore, la linguistique n'a pas été reconnue comme une sémiotique des langues – et la sémiotique s'en est détournée : elle a pris pour domaine de prédilection le visuel et plus généralement le non-linguistique (le design, les médias, etc.).

À nous de réconcilier, non seulement le Greimas tardif avec sa jeunesse, mais la sémiotique avec la linguistique dont elle est issue, comme avec les autres sciences de la culture : une sémiotique de l'image est une partie de l'iconologie ; la socio-sémiotique une partie de la sociologie, etc. J'ai toujours plaidé pour une conception fédérative de la sémiotique.

*

Épilogue inédit à l'édition française (FR)

À relecture de cet entretien, et en réponse à des lecteurs, il me semble utile de préciser trois points complémentaires.

1. La réflexion méthodologique de Saussure conduit à un renouvellement épistémologique. D'une part, elle prend un point de départ critique dans la récusation radicale de croyances et de préjugés inquestionnés qui pullulent dans la tradition grammaticale. Cela suppose une réflexion unifiée qui refuse aussi bien les incohérences que les compromis éclectiques. D'autre part, sa méthodologie exclut la métaphysique naïve de la référence et toutes les autres considérations externes au langage, pour se fonder sur la description des langues elles-mêmes, comme on le voit par exemple dans la magistrale théorie de la syllabe. En d'autres termes, Saussure semble puiser dans son objet, les langues, les principes mêmes de leur description : ce n'est là toutefois ni positivisme, ni empirisme inductif, car il ne procède pas par simple généralisation, mais, par la théorie des points de vue combinés en dualités, il modifie la notion même d'objectivation – ce qui suppose une rupture avec l'ontologie traditionnelle, par ce que l'on a pu nommer une *dé-ontologie*.

La portée de son geste théorique est immense, puisqu'il intéresse le statut même de la théorie (telle que la linguistique et les sciences de la culture l'ont « emprunté » des sciences de la nature, voire des sciences logico-formelles). On a beaucoup philosophé sur Saussure, jusqu'à en faire une sorte de philosophe du langage, sans trop s'aviser que la philosophie du langage devient une philosophie des langues, telles qu'elles sont objectivées par la linguistique, et par là même une *philosophie de la linguistique*.

Cependant, son geste théorique dépasse les langues pour intéresser l'ensemble des systèmes de signes, si bien que le projet même de la sémiotique en découle et devient dès lors nécessaire. Ce n'est pas là une définition des champs nouveaux (toutes sortes de sémiotiques particulières existaient de longue date), mais leur prise en considération sous un point de vue unifié. C'est pourquoi l'on peut considérer la sémiotique tantôt comme une discipline et tantôt comme un organon pour l'ensemble des sciences de la culture, sans que ces deux définitions ne se contredisent encore.

Par une bénigne illusion rétrospective, on peut en outre voir dans le projet saussurien une épistémologie programmatique, mais Saussure n'a rien d'un prophète et reste porteur d'une exigence radicale plutôt que d'un « programme » détaillé en bonne et due forme. Il n'a ni prévu ni appelé de ses vœux les différents courants qui se réclament de lui, jusqu'au néo-saussurisme de nos jours, et peut-être serait-il sévère à leur égard. N'importe, après un siècle, la fécondité de ses principes dissidents reste intacte, et mériterait d'être mieux exploitée...

2. Les « modèles sémiotiques », au premier chef, dans la tradition greimassienne le « carré sémiotique » et la structure narrative fondamentale sont-ils universels ? Les néo-grammairiens – comme de nos jours les générativistes qui leur ont succédé – voyaient les « lois linguistiques » à l'image des lois physiques. C'est précisément ce que Saussure récuse.

Les modèles sémiotiques sont des concrétisations logiques, voire simplement des figurations graphiques de telles lois fondamentales (dans lesquelles on a pu voir des principes cognitifs, voire des morphologies mathématiques encore plus générales qui justifieraient une « naturalisation » de la sémiotique). Dans cette hypothèse, il serait légitime de les rencontrer – voire de les projeter partout, puisque des lois de cette nature doivent leur lustre à l'ubiquité de leurs vérifications.

La question reste ouverte, et je plaiderais volontiers pour une attitude prudentielle : les sciences de la culture sont historiques et comparatives, elles peuvent prétendre à la généralité sans ériger en universaux les régularités qu'elles objectivent. On ne peut d'ailleurs conclure du général à l'universel, d'autant moins que les cultures sont très inégalement documentées et que l'ethnocentrisme n'a pas disparu.

3. Pour définir la sémiologie, on se réfère en premier lieu au paragraphe du *Cours de linguistique générale* qui lui est consacré. Or, si l'on considère les sources autographes et les notes d'étudiants, on constate que les éditeurs du *Cours* ont retenu et de fait imposé de la sémiologie une conception restreinte qui en fait une science des systèmes de signes, ce qui reste compatible avec la conception grammaticale de la langue comme système. Cette conception a largement prévalu et les introductions à la sémiologie énumèrent volontiers ces systèmes (jeux, uniformes, signaux routiers, etc.).

Une telle conception additive de la sémiologie rappelle fort les *Tractatus de signis* et autres traités qui se sont succédés au fil des siècles jusqu'à Peirce. Cependant, l'ambition de la linguistique historique et comparée dépasse la description des systèmes grammaticaux, car elle contribue au projet d'une anthropologie générale dont Humboldt a tracé les linéaments.

Or, en réfléchissant aux rapports entre les deux pôles de la dualité entre le social et l'individuel, Saussure souligne que tous les systèmes de signes sont des *institutions* : la langue en est une, d'ailleurs unique en son genre, l'écriture en est une autre, etc¹. Comme la dimension sociale prédomine en dernière instance, les différents systèmes de signes ne peuvent être compris qu'en rapport avec les sociétés qui les instituent. C'est donc au projet d'une anthropologie – non plus philosophique, mais historique et comparative – que l'on doit rapporter la sémiologie. Elle dérive en effet du programme humboldtien que Saussure radicalise et elle s'accorde avec les vœux de l'auteur qui confiait que seul l'aspect presque ethnographique des langues conservait pour lui quelque intérêt. Il dénonçait ainsi obliquement la problématique des néo-grammairiens qui s'en tenaient à une étude « interne » des langues et préfiguraient en cela les chomskiens d'aujourd'hui.

¹ Sur tout cela, voir la synthèse de De Angelis (2017), qui insiste à bon droit sur la discordance entre le *CLG* et les sources autographes, pour distinguer justement deux conceptions de la sémiologie.

Rapportée à la structure même du signe comme objet culturel, la dualité entre les deux conceptions, restreinte et étendue, de la sémiotique se traduit dans le dédoublement entre la teneur et la portée du signe. Comme la *signification* du signe est sous la rectio du *sens* textuel, sa teneur ne peut être complètement déterminée que d'après sa portée. Parallèlement, la sémiologie comme description des systèmes de signes dépend de la description des institutions sociales qui les constituent. Au demeurant, ils ne les reflètent pas, car ils en sont partie prenante.

Références

- De Angelis R. 2017. Sémiologie(s), in Claire Forel, Thomas Robert (dir.) *Saussure. Une source d'inspiration intacte*. Genève : Métis Presses, pp. 205-227.
- Greimas, A. 1956. *Le français moderne*, 1956, n°24, p. 191-203.
- Greimas, A. 1966. *Sémantique structurale*. Paris : Hachette.
- Rastier, F. 1971. Les niveaux d'ambiguïté des structures narratives. *Semiotica* 3(4). 289–342.
- Rastier, F. 1997 [1989]. *Meaning and textuality*, Paul Perron & Frank Collins (trans.) Toronto : University of Toronto Press.
- Rastier, F., et al. 2002. *Semantics for descriptions*. Chicago: Chicago University Press.
- Rastier, F. 2015. Interpretative semantics. In Nick Riemer (ed.), *Routledge handbook of semantics*, 491–506.
- Sowa, J. 1984. *Conceptual structures: Information processing in mind and machine*. Boston: Addison-Wesley.

N.B. : J'ai plaisir à remercier Créola Baltaretu-Thénault pour ses suggestions.